



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

59 | 2019
Souverainetés africaines

Jacqueline LALOUETTE, *Un peuple de statues. La célébration sculptée des grands hommes (1804-2018)*

Emmanuel Fureix



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/6804>

DOI : 10.4000/rh19.6804

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2019

Pagination : 246-249

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Emmanuel Fureix, « Jacqueline LALOUETTE, *Un peuple de statues. La célébration sculptée des grands hommes (1804-2018)* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 59 | 2019, mis en ligne le 11 janvier 2020, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/6804> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.6804>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

Tous droits réservés

Jacqueline LALOUETTE, *Un peuple de statues. La célébration sculptée des grands hommes (1804-2018)*

Emmanuel Fureix

RÉFÉRENCE

Jacqueline LALOUETTE, *Un peuple de statues. La célébration sculptée des grands hommes (1804-2018)*, Paris, Mare et Martin, 2018, 550 p., 47 euros.

- 1 Jacqueline Lalouette signe, avec son *Peuple de statues*, un beau livre, dans tous les sens du terme, fruit de patientes et minutieuses recherches, illustré de magnifiques photographies issues de 85 départements français (signées Gabriel Bouyé). Dédié à la mémoire de Maurice Agulhon, l'ouvrage témoigne d'une curiosité et d'une sensibilité communes à ces deux historiens amoureux du XIX^e siècle : l'attachement à la mémoire des pierres et une volonté acharnée de comprendre les ressorts de la statuophilie (plutôt que la statuomanie). Le titre – *Un peuple de statues* – n'est pas qu'une étiquette apposée sur un livre monumental, il est à prendre très au sérieux. De fait, la force de l'ouvrage n'est pas seulement dans l'inventaire patient et érudit des grands hommes statufiés, des espaces et des formes statuaires. Elle tient essentiellement, à mon sens, à la restitution de la vie sociale de ces statues, le plus souvent absente des études sur la statuaire publique : les mobilisations sociales qui les rendent possibles (et notamment le nerf de la guerre, les sources de financement), les rituels qui les entourent (l'inauguration en particulier, mais aussi les pèlerinages civiques), les controverses, les contestations et les violences, le travail du temps et de l'usure, enfin. Si des « biographies de statues » ont ainsi pu émerger dans l'historiographie récente¹, c'est ici, au fond, une prosopographie des statues de grands hommes en France que nous propose Jacqueline Lalouette. Le volume en est impressionnant puisque 3 856 statues ont été recensées par l'auteure, correspondant à 2 239 grands hommes et femmes (certain.e.s sont multi-statufié.e.s !). On sort plus cultivé de cette biographie collective

bien sûr, mais aussi plus sensible à ces statues devenues pourtant largement désuètes. L'auteure sait transmettre au lecteur ou à la lectrice une empathie pour ces sujets de pierre saisis comme des symptômes de réalités sociales profondes.

- 2 L'ouvrage est organisé en trois parties d'une grande clarté : une vue panoramique des statues de grands hommes depuis le Consulat ; le cheminement des statues depuis leur origine jusqu'à leur achèvement ; la destinée des statues de leur inauguration à leur « vieillesse » et à leur éventuelle « mort » ou « résurrection » (on pense aux ré-érections de statues après la Deuxième Guerre mondiale). Les statues de grands hommes sont un symptôme du XIX^e siècle, voire de la « dix-neuviémité » raillée naguère par Philippe Muray² : un savant mélange de gloire, d'exemplarité, de civisme, de patriotisme, d'orgueil local et de kitsch. Le culte des grands hommes, dotés de « qualités extraordinaires » (Pierre Larousse), préexiste à la Révolution³, mais leur statufication à des fins de pédagogie civique prend toute son ampleur au cours du siècle postrévolutionnaire et atteint son apogée avec la Troisième République. La comptabilité soigneuse que dresse Jacqueline Laoulette permet de reconstituer les pulsations de cette « statuophilie ». Sous la Restauration, trois statues sont inaugurées annuellement, sous la monarchie de Juillet six, sous le Second Empire dix, et pendant l'âge statuomaniaque républicain, entre 1879 et 1914, pas moins de trente-deux. L'entre-deux-guerres reste plus statuophile qu'on ne l'imagine (29 statues par an). Après la tragique refonte de nombreuses statues de bronze par l'État français entre 1941 et 1944 (certes sous pression allemande), un certain regain se fit sentir après-guerre, mais un lent déclin se dessina de la fin des années 1950 à la fin des années 1970. La présidence gaullienne coïncida avec l'étiage de la statuomanie. Le panorama des statufiés laisse entrevoir quelques constantes : le primat des politiques, des écrivains et des militaires, suivis des ecclésiastiques (ce n'était pas nécessairement évident dans un espace public « laïcisé »), des artistes et des savants. Un chiffre laisse songeur : un seul ouvrier, le mineur syndicaliste Michel Rondet, est statufié (à La Ricamarie). L'autre déséquilibre massif, au-delà de la classe sociale, est bien sûr celui du genre : 7 % seulement des statues représentent des femmes, encore minorées si l'on exclut Jeanne d'Arc, personnage multistatufié (pas moins de 124 statues !). Une autre caractéristique intéressera certainement nos lecteurs : le primat du XIX^e siècle qui s'autocélèbre dans la pierre et démontre la gloire – en tout cas aux yeux de certains – en multipliant les statues d'hommes plus ou moins obscurs. De fait, l'apogée du système statuophile (fin XIX^e siècle, début XX^e siècle) coïncide avec sa plus forte critique, sous le terme de « statuomanie », pour des raisons qui ne relèvent pas que de l'esthétique, mais aussi d'une perte de sens.
- 3 L'historienne porte aussi son regard sur la matière – le bronze l'emporte nettement sur la pierre – les formes – portrait en pied ou en buste, statue équestre, etc. – mais aussi sur la hauteur – le piédestal est souvent plus haut que la statue elle-même, transformant cette dernière en sémaphore – sur les gestes, les vêtements et les attributs – obéissant à des codes iconologiques classiques – sur les inscriptions et leurs langues. Le français, langue révolutionnaire, se substitue graduellement au latin, les langues régionales n'étant pas absentes de ce panorama. Les parties les plus neuves portent certainement sur la vie sociale des statues, précédemment évoquée. En amont, figurent les comités, à forte tonalité notabiliaire et masculine : un comité d'initiative et surtout un comité d'honneur (ou de patronage). On comprend d'autant mieux, dès lors, les déséquilibres (le mot est faible) de genre et de classe reflétés par les statufiés. La

démocratisation des honneurs est ainsi très relative. Point de statues, par ailleurs, sans mobilisation financière, croisant l'appel à l'État (par des subventions), l'évergétisme (minoritaire), les quêtes, concerts et loteries, et surtout les souscriptions publiques. Ces dernières fonctionnent comme des machines à gloire, mais aussi à souder des « causes » ou à les faire avorter. L'ouverture démocratique des souscriptions va de pair avec des hiérarchies et des pressions plus ou moins visibles, comme celles qui engagèrent des ouvriers à participer au financement de la statue d'un maître de forges, Ernest Bradfer, à Bar-Le-Duc. À l'aval, vient le temps de l'inauguration, dont les effusions disent beaucoup d'un certain rapport à la pierre et à la gloire, devenu aujourd'hui anachronique. On peine à s'imaginer les foules rassemblées autour des statues dévoilées sous la Troisième République, les défilés de corps constitués, les effusions collectives, entretenues par des cascades de discours, de cantates composées pour la circonstance, des concerts, des jeux, des banquets (4 500 couverts pour l'inauguration du Vercingétorix de Bartholdi à Clermont-Ferrand !). En bref, l'inauguration de statue avait tout du rite d'institution, intégré à une pédagogie républicaine de l'enthousiasme civique. La vie sociale des statues dépendait aussi très fortement d'une culture de l'imprimé et de l'image qui en renforçait la durabilité : guides de voyages, manuels scolaires, cartes postales, étiquettes de fromages ! Commémorations, pèlerinages et manifestations prolongeaient – ou non – l'ancrage social des statues. Non sans susciter tensions, controverses, dégradations voire passages à l'acte iconoclastes. Restent alors une série d'interrogations, nées au fil de la lecture de cette véritable somme. La formule de Robert Musil à propos des monuments : « L'attention coule sur eux comme l'eau sur un vêtement imprégné, sans s'y attarder un instant », s'applique-t-elle aux statues de grands hommes ? Ne restent-elles pas largement invisibles ou illisibles ? La « statuophilie » n'a-t-elle pas, au fond, échoué à enraciner un sens et une mémoire dans l'espace civique ? À moins que la charge symbolique attribuée aux statues ne suive une histoire à éclipses... Le retour des controverses monumentales dans notre présent, en particulier à propos des statues coloniales, incite à le penser. Il reste aussi à imaginer, pour aujourd'hui et pour demain, un autre peuple de statues, féminisé et démocratisé, plus conforme à une authentique « histoire populaire ».

NOTES

1. Vincent Azoulay, *Les Tyrannicides d'Athènes. Vie et mort de deux statues*, Paris, Le Seuil, 2014.
2. Philippe Muray, *Le XIX^e siècle à travers les pages*, Paris, Denoël, 1984.
3. Jean-Claude Bonnet, *Naissance du Panthéon. Essai sur le culte des grands hommes*, Paris, Fayard, 1998.